

Gare de Marrakech

Sur le quai, les visages se sont évaporés. Il n'y a plus cette précipitation bien connue des voyageurs, indifférents à ceux qui les observent, déjà bien installés sur leurs banquettes. Derrière les vitres, ils sont ailleurs. Certains traversent les voies, chargés de toutes sortes de marchandises à usage domestique. Il y a un risque que personne n'ignore, mais c'est l'usage. Un coup d'œil à droite, un autre à gauche. Personne n'est là pour vous admonester. C'est votre vie, après tout.

Inch Allah.

Le train est parti depuis peu. Je me doute qu'il n'ira pas bien vite. Il y aura beaucoup de virages. Le tracé suit celui, naturel, des collines. Et celles-ci ne se répondent pas toutes de la même manière. Parfois, elles se font désirer. Ailleurs, elles se rapprochent, deviennent des montagnes. Les vitres tremblent de leur ancienneté. Je ne suis pas assis dans le bon sens de marche du train. Je ne sens pas venir les paysages, ils me font la révérence aussitôt dans mon champ de vision. On ne voit pas les choses de la même manière. J'aurai peut-être le mal de mer.

Pourtant je tenais à être près de la vitre, pour voir, regarder, deviner, entendre avec mes sens cette campagne que je n'avais pas revue depuis quarante ans.

Ce nombre résonne mal dans ma tête et rien que de l'écrire, j'en ai le vertige. Ces petites années si riches pendant lesquelles j'ai continué de me construire. Je cherche à

les assembler maintenant. C'est un jeu de construction, seul le tout a un sens.

Ce sol-ci m'a accueilli onze années durant, les premières, les plus essentielles. Cette sensation de ne pas avoir grandi tout à fait comme les autres, loin de cette France qui ne représentait alors pour moi que les vacances d'été, les séjours en Savoie, en Lorraine, au milieu d'une petite myriade de cousins. Des passages dans des aéroports, Orly, Marseille, Casablanca, Nice, du temps où on pouvait accompagner les voyageurs paisiblement sur le tarmac, au pied de la passerelle, pour un dernier baiser, un au revoir plein de nostalgie. Le sourire apaisant d'une hôtesse en bleu marine, un foulard clair, souvent le chignon en guise de profession de foi. Une petite haie séparait ceux qui attendaient qu'un avion veuille bien libérer ses occupants ; alors, tranquillement, ceux-ci gagnaient leurs proches, sans angoisse, ils savaient qu'ils seraient là à les attendre. Un enfant parfois deux bondissaient alors vers ce père qui s'en revenait de voyages d'affaires, de la capitale là-bas outre méditerranée, les poches ou les valises emplies de ces babioles qui faisaient le bonheur des petits, et des autres. Quelques officiers à l'air paisible veillaient à ce que personne ne s'égare vers un avion, par prudence, un accident peut vite arriver. On voyait alors derrière les hublots de ces quadrimoteurs Air France aux allures fières d'oiseaux gavés d'aluminium le proche recroquevillé jusqu'à la dernière minute pour saluer et saluer encore, jusqu'à ce que les yeux n'en puissent plus, ces êtres chers laissés là-bas sur le sol en ciment blanc, sur ce sol marocain, entouré de palmiers, avec ses trottoirs rutilant de peinture blanche comme les pneus des limousines. Ça sentait bon la famille, le départ, l'arrivée, le retour chez soi, le travail honnêtement accompli. Et ces femmes dans leurs robes à volant, coiffées selon la mode de l'époque, quelques boucles tombant en arrière, arrangées comme seules

elles en avaient le secret, à la manière de Marlène, pour le plaisir des yeux, ceux de leurs maris, de leurs amants peut-être. Elles prenaient le temps de se faire belles, pendant que les enfants étaient ramenés de l'école par une de leurs amies, à moins que ce ne fût par le chauffeur. Ici, dans cet aéroport, c'était le règne des femmes françaises, petites ambassadrices de ce Protectorat finissant. Au milieu, quelques hommes d'affaires marocains. Pour eux, nulle épouse venue les chercher, recluse probablement dans une montagne de servitudes domestiques.

C'était bon, pas de téléphones portables. Calme des toutes prochaines retrouvailles, dans ce temple de la réconciliation, cette oasis de templiers du milieu du vingtième siècle. Ce bonheur pour les enfants en culotte courtes dont je faisais partie, provisoirement laissé un peu la bride sur le cou, le temps de cet abandon bien naturel des embrassades.

Et pourtant, jadis j'ai vécu là, cerveau vierge de toute pollution du monde adulte, protégé par un triple cordon au travers duquel parfois, souvent même me parvenaient des morceaux de ce Maroc qui m'a fait grandir. Chacun de mes anniversaires m'enrichissait de nouvelles aptitudes à sentir, écouter, entendre, regarder ce monde qui n'avait rien d'étrange pour moi, puisque j'étais tombé dans la potion étant petit. Et à l'âge de 11 ans je devais le quitter pour toujours, onze années qui m'avaient fait me construire dans l'Amour de ce pays, de ces hommes et de ces femmes qui d'une manière ou d'une autre me souriaient sans le savoir. J'allais garder des décennies durant ce capital sympathie pour le plus beau pays du monde à mes yeux. Combien de temps ne m'a-t-il pas fallu ensuite pour m'adapter à cette métropole inconnue. De surcroît à un âge difficile, l'entrée dans l'adolescence, les amis de toujours perdus, la mer inexistante d'un coup, l'azur remplacé par la ligne bleue des Vosges, les bleds déboulonnés par

les villages propres du Kochersberg. Ma culture d'expatrié dans ce monde de l'Islam, échangée pour celle, complexe, d'une région alémanique, au passé si troublé. Et à la personnalité si fragilisée par ces allées et venues historiques, irrémédiablement attachée à un destin franco prussien.

Ou êtes-vous passés mes bons amis ?

J'allais mettre du temps pour reprendre mes nouvelles marques. Un deuil pas fait, cette rupture brutale, l'impression d'avoir abandonné mes amis de tous les jours, mes copains de jeux en culottes courtes, nos billes, nos noyaux d'abricots, nos jeux de cache cache, les fêtes chez les uns et les autres, le baudet de l'un, le palmier du deuxième, les petits gâteaux du troisième, les genoux écorchés des autres. Nous ne nous sommes pas dit au revoir, je ne savais pas, angoisse d'un monde d'adultes pas vraiment réceptif à cette interruption. J'allais suivre dans les bagages, il me faudrait du temps pour vous retrouver, petit bout par petit bout, au hasard d'une conservation, d'une rencontre. « Tu habitais le Maroc, mais alors peut-être as-tu connu untel qui était mon cousin et... » Oui, aussi surprenant que cela puisse paraître, combien le monde allait s'avérer petit. À croire que tout le monde avait habité à Casablanca.

Et dans ce monde nouveau pour moi, ma deuxième culture allait prendre le pas sur la première, si petite soit-elle. Des confrontations d'abord indépendantes de ma volonté, les Harkis et leur destin désespéré, les attentats contre le Roi Hassan II en 1971 et 1972, roi dont j'avais le portrait dans ma collection de timbres, au fond d'un tiroir, à côté de son père, Mohamed V. Leurs visages m'étaient familiers. Le tremblement de terre d'Agadir en 1958, que nous avons vécu en direct par une belle nuit, voyant surgir chez nous le lendemain une famille d'amis, en pyjamas leurs seuls biens sauvés du désastre. L'affaire du Sahara

occidental qui allait polluer le règne d'Hassan II, les phosphates marocains, le développement de l'économie marocaine. Les accords d'Anfa quand je lisais des livres d'histoire, cette photo de Churchill, Roosevelt malade et De Gaulle qui jouait son avenir entre ces deux-là. J'y jouais dans ce coin. Mon père dans les services secrets quelque part en Afrique du Nord pendant la guerre, je n'en saurai jamais plus.

Et depuis quelques années cette montée de la violence, l'extrémisme religieux islamiste, la radicalisation des imams, les Talibans, la Chiara, le Jihad. Comme ce mot fait peur à tous mes concitoyens qui y voient une guerre sainte lancée par quelques illuminés, débordant les quais de la Seine, nos aéroports.

Et puis le 11 septembre, cette folie ! Je pensais que le pire était arrivé avec l'attentat contre Jean Paul II, je n'avais encore rien vu.

La suite, on la connaît, Bagdad, Le Caire, Israël, Casablanca, Tikrit, Madrid.

Je me dis, un jour ça arrivera peut-être dans une cathédrale ?

En France pendant ce temps-là, l'affaire du voile islamique prenait des proportions qui allait diviser les gens, chaque fois pour des raisons louables.

L'inquiétude règne, chacun attend le message de son gourou, qui ne viendra pas. Il faudra se faire sa propre opinion, adopter le courant officiel ou choisir la difficulté.

Oui, ce voile que par mon métier de praticien je côtoie sans difficulté, comment est-il devenu un symbole d'intolérance ? Que de jugements à l'emporte pièces n'ai-je pas vu autour de moi, même parmi mes amis. Je me suis éloigné de certains d'entre eux, c'est mieux ainsi.

Et à présent, me revoilà dans ce pays qui m'a nourri, qui m'a donné envie de voir, de regarder sans juger, je recherche les bribes de mon passé, là-dehors, dans ces visages qui défilent. Je cherche une réponse à ma propre construction, à mon désir d'aimer et d'être aimé, de plaire. De saluer et d'être salué, d'être reconnu tout simplement. J'ai été marqué une fois pour toutes.

Dehors.

Parfois, je dois ajuster mes lunettes pour mieux voir ces quelques bergers qui gardent sans compter un bétail peu nombreux. Quel luxe !

À d'autres moments, ce sont les cantonniers. Ils n'interrompent pas leurs manœuvres au passage du train, ils ont leur propre rythme. Plus loin, leur déjeuner est posé à l'ombre d'un muret, je le devine à ces petits sacs en plastique moches, préparés avec soin. Certains ont un vélo, les autres sont venus à pied.

Le train poursuit ses courbes, dans cet univers de plaine. Il est trop tôt, pas encore sept heures. Autrefois je n'avais jamais pris le train dans ce pays, nous prenions l'avion ou la voiture.

J'enlève mes lunettes pour mieux apprécier sans intermédiaire minéral. Je vois des courbes encore, elles sont magnifiques. Entre elles, parfois, une touche de verdure. Il y a de l'eau, de la vie par là. Au milieu des cailloux, un village que peut voir l'œil exercé. Je ne me lasse pas de ce phrasé visuel. J'ai tout le temps, je suis là pour ça.

J'en avais envie depuis si longtemps et je ne le savais même pas. Bien des plaines et des steppes m'ont accueilli sur les continents et pourtant jamais je ne suis revenu par ici, c'est curieux. J'ai baigné dans cette culture qui me donne comme une double appartenance. Et cependant, qu'en ai-je conservé hormis des bribes d'expressions, des

incantations, des rencontres tactiles pleines de henné maintenant et tout à l'heure, la carriole et son âne, mes enfants du cabinet avec leurs parents et aussi leurs grands parents, qui ne se doutent de rien, sauf si...

Je connais si peu l'Islam, ses règles, ses sourates, des interprétations réservées à un petit nombre possédant l'Arabe, le Grec, l'Araméen. Pourtant un capital sympathie m'habite, déposé sur les fonts baptismaux, avec ce délitement progressif qui m'a envahi avec délectation.

Oui, toi là-bas, je ne te connais pas, mais pourtant comme tu me sembles être mon ami, mon frère.

Il a fallu un nombre plein, cinquante ans, des encouragements, Françoise surtout, la mosquée de Paris, mes amis pour un anniversaire surprise dans ce Paris où les musulmans sont si nombreux. Je ne sais pas si tout seul j'aurais pris la décision d'affronter mon passé. La crainte de ne pas retrouver ce que les souvenirs me resservent aujourd'hui.

Tout cela a mûri en moi. Ma sœur y est retournée de nombreuses fois auparavant et m'a rassuré. D'autres aussi ont fait un voyage empreint de renaissance. Longtemps après l'initiation.

La plaine

Dehors, la plaine du Haouz défile, apaisante. J'ai 237 kilomètres à parcourir en un peu plus de trois heures. Dans le guide vert, il n'y a rien. Un grand blanc de pages, même sur la carte pas de quoi fouetter un chat. Et pourtant dehors, là devant moi, c'est beau. Des grandes plaines désormais. Marrakech est déjà loin avec ses hordes d'adultes aux sourires d'enfants qui ne vous lâchent jamais. Et ces préadolescents qui sortent toujours de nulle part et trouveront un motif pour vous accompagner un bout de chemin, en groupe, ne rompant jamais cet équilibre délicieux qui fait le charme de ces rencontres d'un instant. Comme ils sont beaux.

La journée qui m'attend va être longue, chargée en émotions.

Une de mes filles est assise près de moi. Elle a 14 ans. Pour le moment, elle est encore lointaine, inaccessible, adolescente tombée de sa planète invisible, avec ses sempiternels écouteurs et le baladeur en guise de doudou.

Tout cela a-t-il un sens pour elle ? Accompagner papa, certes, douce mission, mais qu'est-ce qu'on gagne ? C'est sa sœur aînée qui devait venir, elle qui m'avait encouragé à faire ce pèlerinage. Elle voulait partager cette intimité pèlerinesque, elle s'en sentait l'âge.

Hélas, une mauvaise nuit, les symptômes des touristes expatriés loin de Seine ou Loire l'ont clouée au lit. Mais difficile de repousser à un autre jour, le temps est compté. C'est donc la plus jeune qui ce matin m'a ouvert la porte,

étrange sourire désabusé et presque mortifié. Regrets pour la grande, clouée au lit. Cependant combien ne l'ai-je pas associée à cette journée, l'aura-t-elle senti ?

J'ai faim. Je mâche un croissant de l'hôtel roulé dans un papier. Il est bon, il y a une heure, je n'aurai pas pu, noué.

En face de moi, il y a Loubna.

Je vais bientôt connaître son nom. Pour le moment elle est affairée. Son hijab, ce voile qui dissimule cheveux et oreilles me complique la tâche : quel âge peut-elle bien avoir. Elle est jeune, mais ça laisse une marge. Peut-être trente. Peut-être moins. Tout à l'heure, juste avant le départ, il y avait un homme qui l'accompagnait. Parti rapidement à notre arrivée. Un musulman pratiquant, sa barbe, sa calotte vissée sur ses cheveux invisibles, sa djel-laba et cet air sûr de lui, mais fragile en même temps, évitant tout contact visuel. Ma fille ne voulait pas d'un compartiment plein d'hommes, j'ai aimé qu'elle me le dise.

Loubna s'active. Elle paraît nerveuse. Je la sens remuer, mais n'ose pas la regarder. Le hijab m'impressionne vaguement. Moi, en costume de métropolitain. Ma blancheur et mon européenisme de circonstance.

Voilà peut-être vingt minutes que le train roule. Les obliques se poursuivent. Le croissant me reste un peu sur l'œsophage. La vitre n'est pas très propre, cependant je vois nettement les couleurs, les visages au-dehors des quelques paysans, des enfants qui courent après leurs sœurs ou quelques cailloux, les ânes aux pensées sempiternelles, la tête mûrissante et toujours droite. Pas loin, le fardeau au travail, le maître et ses babouches. J'aime volontiers à regarder passer ce couple ballotté, rejoignant une

destination connue par la monture. L'homme en amazone, les jambes remontant légèrement, généralement croisées, pour éviter que les pantoufles sans quartier ni talon ne tombent. Dans la main gauche, une petite garcette pour maintenir le rythme, non pour l'accélérer. Mais où va-t-il donc ?

Autrefois les derniers caravansérails, les foundoucs, se découvraient au hasard d'un vieux mur, une simple cour où jadis les marchands venus de tous les horizons empilaient leurs ballots de laine blanche, de sel gemme, leurs couffins de dattes, leurs sacs de gun powder de l'Inde et leur théière à long col fabriquée en Angleterre.

Aujourd'hui les caravanes se sont interrompues-les trains et les camions ont pris leur place –, mais l'esprit aventureux, la musique et les contes, l'odeur du poivre et de la poussière planent encore sur les foundoucs transformés en parking.

J'apprécie ces contrastes qui défilent sous mes yeux. Les creux des vallons recueillent çà et là des ombres de verdure, miracles de la nature. L'eau n'est jamais loin pour qui sait, précieuse. La vie entre les cailloux.

Je pense à mon pays. À l'Alsace. Si verte, si gorgée de richesses naturelles. Epanouie. J'en aurais presque honte. Pourquoi pas eux. Connaissent-ils au moins nos vertes vallées avec leurs cours d'eau opulents que l'on abreuve pourtant de nitrates. Je repense à cet homme que jadis je rencontrais à Cuba dans un bar de La Havane et qui n'ayant jamais quitté sa favela me demandait de lui décrire la neige. En Espagnol, j'eus encore plus de mal, mais je n'oublierai jamais ses yeux.

Dans le village le plus reculé du monde, on trouvera toujours accrochée au bazar local à moins que ce ne soit au café la carte postale anachronique et monochrome, hu-